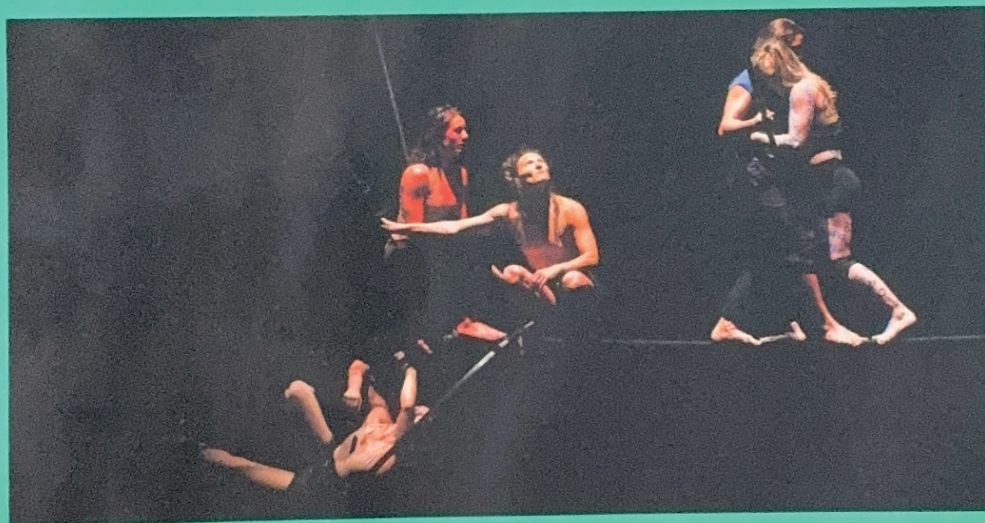


DOSSIER

# La démocratie sociale

ART & CULTURE

Marion Collé  
Sur le fil



ENTRETIEN

Sébastien Thiéry,  
artiste en politique

A portrait of Sébastien Thiéry, a middle-aged man with a shaved head and a light beard, wearing a dark t-shirt. He is looking directly at the camera with a serious expression. The background is a plain, light-colored wall.

# ENTRETIEN

## Artiste en politique

■ entretien avec Sébastien Thiéry

Au sein d'un collectif réunissant de multiples compétences, Sébastien Thiéry œuvre à la construction du Navire Avenir, un catamaran destiné au sauvetage et au soin en mer Méditerranée.

Entretien réalisé par Michelle Olivier et Julie Bernat

**Regards Croisés : Vous dites que votre rôle d'artiste n'est pas de s'exprimer, mais de répondre au réel. Quand et comment est née cette conviction ?**

**Sébastien Thiéry :** Je suis d'abord chercheur en sciences politiques, auteur d'une thèse de doctorat en 2003 qui portait sur l'art dans l'espace public. Au sortir de celle-ci, j'ai travaillé dans le champ de l'art et du design graphique, et écrit pour des revues d'art contemporain, notamment de danse. Mais je suis devenu artiste bien plus tard, par un chemin de traverse, celui de l'activisme.

Militant contre le mal logement avec Les Enfants de Don Quichotte en 2006, j'ai vite éprouvé combien l'affrontement avec la puissance publique était stérile, voire toxique. J'ai ressenti une immense fatigue à ressasser ma colère et demeurer dépendant par la plainte vis-à-vis d'acteurs publics immobiles. L'art m'est alors apparu comme un cheval de Troie pour frayer le chemin à d'autres manières d'agir face à la violence constituée en politique publique.

Je ne me suis néanmoins pas inscrit dans cette histoire de l'art dit « engagé », riche de nombreuses œuvres, souvent intéressantes sans doute. C'est que je ne crois pas, ou plus, en cette position de l'artiste particulièrement sensible à la douleur du monde, produisant des œuvres visant à éveiller les consciences. Cela me semble à la fois très daté, et malheureusement peu efficient : nombre d'œuvres déplorent et dénoncent encore aujourd'hui des politiques de violence qui pourtant demeurent, voire se multiplient.

Il est peut-être temps d'envisager un art livrant directement bataille au beau milieu des situations. C'est mon hypothèse : au regard de la profusion d'œuvres sur les migrants et de l'aggravation simultanée des politiques à leur rencontre, il doit être possible d'inventer d'autres manières de faire de l'art, et cela en se posant frontalement la question de l'efficacité du geste de création. C'est le défi du PEROU, fondé en 2012 avec le jardinier Gilles Clément : créer des « œuvres agissantes », au cœur de situations conçues non plus comme des « thèmes » pour des œuvres « sur »,

mais comme de réels contextes de création pour des œuvres opérantes, pour des œuvres « dans ». Il ne s'agit donc pas de créer pour exposer notre opinion sur ce qui a lieu, et convaincre le spectateur, mais pour répondre concrètement à ce qui a lieu, et prendre donc physiquement position et inviter peut-être le spectateur à devenir aussi acteur.

**Justement, le collectif PEROU (Pôle d'exploration des ressources urbaines) travaille sur les situations d'exil, à travers l'architecture, le design, la création. Comment faites-vous pour conjuguer l'art et la dénonciation des politiques publiques ?**

J'essaie précisément de renoncer à la « dénonciation » pour travailler sur des formes « d'énonciation ». C'était nécessaire pour le militant que j'étais il y a 20 ans : ne cesser de constater les preuves du désastre, pour les hurler sur la scène publique, m'a rendu malade. Alors construire avec les outils de l'architecture, du design, de l'art, a été pour moi une manière de sortir de l'impasse en répondant d'abord à cette question : qu'y a-t-il d'aimable dans le réel ? C'est difficile de s'imposer ce point de départ : qu'est-ce qu'il y a d'aimable dans un bidonville, un squat, un refuge où tant de violence est manifeste ? Mais je tiens ce travail préalable comme crucial : par une écoute et une attention renouvelées aux situations apparaissent des éclaircies, souvent infimes, fragiles, depuis lesquelles œuvrer. Il en est ainsi de l'hospitalité qui malgré tout s'invente, à bas bruit souvent, dans les confins. C'est une manière non pas de renoncer à la colère, mais de la transformer par l'acte de création, en partant de la force d'invention des personnes rencontrées en situation. C'est autrement dit s'inspirer de ce qui résiste, de ce qui pousse et promet des floraisons.

**C'est ce que doit être le Navire Avenir<sup>1</sup> ? Il paraît très chargé symboliquement, au point d'être pensé comme un manifeste politique flottant.**

C'est tout à la fois un équipement et un ma-

<sup>1</sup> <https://www.navireavenir.eu/welcome/>

nifeste. J'ai fait une mission à bord de l'Océan Viking<sup>2</sup> en 2024. Au large de la Libye, il est difficile de trouver quelque chose d'aimable tant la violence sidère. Mais en scrutant les gestes des membres d'équipage, on mesure combien ce qui a lieu à bord est aussi puissant : les pratiques d'attention, de soin, de tendresse de ces 25 marins-sauveteurs sont d'une beauté furieuse ! Le Navire Avenir, c'est d'abord le programme d'une amplification de ces gestes, de leur renforcement et de leur transmission aux générations futures.

C'est aussi un manifeste, contenu dans un anagramme minimal : le NAVIRE s'appelle AVE-NIR, anagramme aussi de EN VRAI. La première fois que j'ai écrit « Navire Avenir » sur la page, c'était à la Villa Médicis où j'étais résident en lit-

térature. C'était pour moi d'abord un poème en deux mots qui, pour les besoins de son retentissement, avait besoin non d'une page, mais d'un réel navire. Aujourd'hui, le dessin de ce catamaran de 69 mètres présente deux ailes de 35 mètres dressées à la verticale. Ces deux ailes permettent que 30% des besoins en énergie

de propulsion du navire proviennent de la seule force du vent. Elles portent les deux mots de l'anagramme, permettant donc que l'entière du poème soit bientôt publié sur l'horizon.

### **Avant qu'il soit ainsi nommé, pouvez-vous nous dire comment est née l'idée de ce navire ?**

Chiara Parisi, directrice du Centre Pompidou-Metz, vient à ma rencontre en 2020 à la Villa Médicis. Elle me commande alors la création d'une œuvre interrogeant l'institution culturelle. Je lui propose que cette œuvre s'avère un réel navire de sauvetage, une œuvre qui interroge donc la capacité d'un musée d'art contemporain à faire surgir un outil qui non pas seulement déplore, mais réponde à la crise. Nous nous sommes alors mis au travail avec l'architecte naval Marc Van Peteghem, le designer Marc Ferrand, et un vaste collectif constitué de membres de l'Association des usagers de la PADA<sup>3</sup>, de marins sauveteurs de SOS Méditerranée et de soignants des hôpitaux de Marseille. Cette assemblée d'experts a établi le cahier des charges du navire et de ses équipements (hôpital de bord, doudous pour les enfants<sup>4</sup>, cuisine, etc), et depuis lors nous

les avons conçus et développés avec un grand nombre de collaborateurs et d'étudiants d'Europe entière. Certains de ces équipements sont d'ores et déjà actifs : depuis août 2025, des conserves « Navire Avenir » sont servies à bord de l'Océan Viking, ce qui représente aujourd'hui plus de 20 000 repas offerts<sup>5</sup>. Parti du Centre-Pompidou Metz en 2020, où nous avons conçu la typographie du navire avec les étudiants des beaux-arts de Nancy, le projet est devenu tentaculaire, portant sur une cinquantaine d'objets et équipements et mobilisant près de 500 personnes de compétences extrêmement diverses.

### **Vous défendez l'idée qu'un matériel de secours puisse aussi être un objet de dignité. Pourquoi ce point vous paraît-il fondamental ?**

Les situations de péril ne peuvent pas être alourdies par la médiocrité des objets et des signes mobilisés pour y répondre. C'est Pauline Higgins, sage-femme de notre collectif, qui l'exprime le mieux : « La beauté est une partie absolument intégrante du soin d'urgence, nécessaire à la femme traumatisée et violée qu'on rencontre en mer ; il y a un impératif absolu d'offrir la splendeur à des gens qui ont tout perdu ». J'utilise assez peu le mot « dignité », et lui préfère celui de « splendeur », car l'humanité tout entière tient à et de ces gestes et outils. La sage-femme accueillant un nouveau-né à bord fait preuve d'un tact infini : toute la beauté du monde est convoquée. C'est à partir de cela qu'il faut créer plus que de raison, et bâtir des cathédrales maritimes comme le Navire Avenir et la flotte à déployer dans son sillage, et construire alors un tout autre rivage.

### **Vous insistez sur les gestes minuscules : cuisiner, accueillir, traduire, réparer. En quoi ces gestes a priori anodins sont-ils politiques ?**

J'ai vécu cette expérience d'accueillir des rescapés sur le pont d'un navire de sauvetage. Ce geste d'enlacer quelqu'un qui surgit de l'horreur, vous avez l'impression que ça fait 2 000 ans que vous le faites. Quand vous dites « bienvenue » à quelqu'un qui monte à bord de ce navire<sup>6</sup>, c'est absolument foudroyant. Chaque geste qui fait tenir la vie, aussi minuscule paraît-il, est en fait de la plus haute intensité. C'est pourquoi nous concevons avec une infinie minutie chaque équipement : partant du geste de nourrir les rescapés, nous avons conçu une cuisine extrêmement élaborée, constituée d'innombrables composantes pour répondre aux besoins gustatifs et nutritifs de ces personnes polytraumatisées accueillies à bord. C'est une cuisine de soin, de réconfort,

“

C'est une manière non pas de renoncer à la colère, mais de la transformer par l'acte de création”

”

2. Le navire humanitaire de l'association SOS Méditerranée, destiné à l'accueil de personnes rescapées

3. Plateforme d'Accueil des Demandeurs d'Asile

4. Le prototype est en cours de réalisation. Pour chaque doudou acheté, son jumeau sera offert à bord ou dans des refuges à Marseille.

5. Recettes réalisées avec une équipe de chefs cuisiniers et des nutritionnistes des hôpitaux de Marseille

6. L'Océan Viking

7. Joëlle Zask Donner à manger. Politique d'un geste ordinaire Éditions Premier Parallèle, collection Générale, 189 pages, 2026.

de joie<sup>7</sup>. Mis bout à bout, ces gestes minuscules comme vous le dites composent une véritable civilisation. Faire de la politique devrait d'abord consister à les repérer, en mer et jusque loin dans les terres, pour bâtir en suivant leur trajectoire. Il y a une civilisation latente à cartographier en suivant cette hospitalité vive qui aujourd'hui s'invente. Qu'il nous faut donc réaliser, dans tous les sens du terme. C'est cela que j'appelle faire de la politique.

**Vous travaillez depuis plusieurs années à faire inscrire l'acte d'hospitalité au patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Avez-vous le sentiment que la solidarité est aujourd'hui criminalisée en Europe ?**

C'est un fait, non un sentiment : les gestes d'hospitalité sont aujourd'hui menacés par les politiques publiques, françaises comme européennes, qui criminalisent l'accueil. On le voit avec les entraves faites aux navires de sauvetage, ou encore avec les débats autour du délit de solidarité en France : des politiques, c'est-à-dire des dispositifs mais aussi des discours, découragent, empêchent, entravent ces gestes minuscules, majuscules de fait.

Mais cette fragilisation vient aussi d'un monde militant où l'on a coutume de penser que ces gestes sont de tristes palliatifs, et qu'ils témoignent donc plus d'une politique défaillante que d'une politique à venir. Ce que je déplore. C'est tout le sens de notre démarche auprès de l'UNESCO : affirmer que les membres d'équipage de SOS Méditerranée comme celles et ceux qui accueillent sur les rivages ne gesticulent pas dans les ruines d'un monde, mais esquissent, en actes, un monde désirable. Et c'est peu dire que leurs gestes sont pionniers et vitaux pour les siècles qui viennent, tant le choc climatique va nous mettre au défi de bien accueillir les innombrables personnes qui fuiront l'invivable, et de faire société à partir de cela. L'enjeu n'est pas méditerranéen, il est mondial, et nos contemporains qui sauvent, soignent, réconfortent, sont en avance sur notre temps. Leurs gestes sont donc à considérer comme des innovations techniques très précieuses. Il est grand temps alors de les doter des outils les plus performants qui soient, comme le sera le Navire Avenir.

**Le chantier est présenté comme une œuvre ouverte et collective. À quoi ressemblerait, pour vous, une réussite complète du Navire Avenir ?**

Le Navire Avenir existe déjà dans des objets et des pensées que nous avons élaborés chemin faisant, mais il n'existera jamais pleinement, et on

ne pourra jamais dire : « Ça y est, c'est accompli ! ». Réussir, c'est ne pas abandonner ce qui n'a pas de fin. Je ressens ce sentiment lorsque nous nous réunissons avec le collectif, lorsque nous éprouvons notre intelligence collective, l'énergie et la beauté partagées. Ce « nous » m'apparaît alors innarrable. Cela dit, je ressens aussi une grande fragilité, car nous sommes encore très seuls. Il y a des paliers que nous devons franchir pour que l'histoire s'inscrive : voir le chantier naval démarrer concrètement ; mobiliser bien davantage de soutiens financiers ; faire bien plus puissamment entendre combien il est vital de célébrer la beauté de ces gestes d'hospitalité. Alors, le projet ne dépendra plus de nous. Alors nous pourrions affirmer non pas que le projet est achevé, mais qu'il ne s'achèvera jamais, ce qui témoignera de sa réussite.

“  
il y a un impératif absolu d'offrir la splendeur à des gens qui ont tout perdu  
”

Il y a les professionnels et les experts qui participent au projet, mais aussi un collectif beaucoup plus large, avec toutes ces personnes qui suivent l'avancée du chantier et prennent part aux échanges. C'est finalement une communauté assez importante qui s'est constituée autour du Navire Avenir.

Navire Avenir est aussi le nom d'une association, créée dès 2021, dotée aujourd'hui de très peu de moyens. Je suis le seul permanent et je ne parviens pas à me rémunérer. Personnellement, je ne sais pas comment je vivrai dans les prochains mois. Toutes les personnes engagées le font bénévolement. Il y a une vraie robustesse qui s'est constituée, par les rencontres et la joie, mais sans structure solide derrière. Quand on dit « construire un navire », on parle en réalité d'un monde entier à concevoir, et donc de compétences multiples à mobiliser. Alors nous avons travaillé avec nombre d'écoles et de professionnels, aussi bien que possible. Mais il nous faut d'autres moyens que l'enthousiasme de ce magnifique collectif.

Nous avons reçu le soutien de quelques institutions culturelles. Nous avons saisi chaque moment programmé autour du navire dans un théâtre, un musée, un festival comme un temps de chantier. Sur le plateau de la Comédie de Reims, scène nationale, nous avons par exemple fabriqué, avec le public, le signal sonore de la corne de brume du Navire Avenir. On aurait pu se contenter

de raconter l'histoire de ce navire qui manque à notre humanité, comme un conte révolté. Mais nous avons proposé de construire un morceau de ce navire, ce qui est d'une responsabilité lourde : dire aux spectateurs que c'est du réel que nous bâtissons ensemble, en l'occurrence avec leurs voix que l'on enregistre, ça engage. Cela fait déjà six ans que je porte ce projet. Certains me disent : « Tu parles encore de construire un navire, six ans après, c'est la preuve qu'on ne le fera pas. » Il me faut sans cesse nourrir la conviction que l'on va construire, et parfois le découragement gagne. Le Navire Avenir est à la fois très puissant et très précaire. C'est une œuvre à faire qui a été accueillie dans de nombreux lieux<sup>8</sup> et, dans le même temps, le projet reste financièrement et

institutionnellement très fragile. Il ne tient qu'à la détermination de quelques-uns, vulnérables par définition.

**On ne va pas terminer sur cette note-là, quand même !**

Non, cette histoire s'écrit et s'inscrit certainement. Beaucoup de savoir-faire liés au sauvetage et à l'accueil en mer, développés notamment à l'époque de la crise des boat people dans les années 1970 et 1980, avaient disparu. Lorsqu'à partir de 2015 des organisations

comme SOS Méditerranée se sont mobilisées, il a fallu réinventer beaucoup de ces gestes. Tout ce que depuis 2020 nous avons relevé, dessiné, imaginé constitue une ressource dont on pourra se saisir plus tard pour ne pas repartir de zéro. L'enjeu du Navire Avenir, en tant que structure architecturale pionnière mais d'abord en tant qu'histoire, est de préserver cette mémoire, de la constituer comme bien commun, de la rendre disponible aux générations futures. Le fait que cette histoire ait traversé des musées, des théâtres, des écoles en Europe en fait déjà une archive publique. Il faut plus encore rendre cette histoire ineffaçable, et c'est ce à quoi contribue cet entretien aussi un peu !

C'est bien difficile aujourd'hui d'affirmer que nous avons de grandes choses à construire ensemble tant l'effondrement est à l'ordre du jour. Nous manquons de regards à même de décrire ce qui, dans ce présent sans doute détestable,

relève de multiples promesses d'avenirs radieux. Cela relève d'une responsabilité politique majeure, devant nos enfants, que de porter ce regard sur le monde : non pas béat, mais combatif. C'est une manière de leur dire qu'ils ne sont pas arrivés trop tard, que tout reste à inventer. Écrire « Navire Avenir » c'est d'abord, à mon sens, écrire l'horizon.

**Comment déployez-vous ce projet en dehors de Marseille ?**

Je travaille sur un texte, « Vents contraires », qui recense tout ce que nos proches objectent à la construction de ce navire. L'extrême droite gagne certes du terrain, mais c'est de nos proches que viendra le mouvement porteur d'un tel navire et d'une tout autre histoire. Il est assez urgent de reconnaître que notre inaction est le fait d'une dépression commune, non la conséquence d'une attaque d'opposants : nous manquons d'imagination, de souffle, de capacité de joie, et c'est pourquoi je ne cesse de croire que c'est depuis l'art, son histoire folle, qu'une levée peut advenir. Concrètement, pour réaliser cette œuvre commune, nous allons créer une Société coopérative d'intérêt collectif (SCIC) et mettre en vente 150 000 parts du navire à 100€ chacune : il nous faut 15 millions d'euros pour lancer le chantier naval. C'est beaucoup, mais c'est aussi peu : avec nos proches, tous les miens et tous les vôtres, on y arrive vite ! C'est non pas tant par la médiatisation et le buzz qu'on y arrive, mais par la consolidation de ce qu'il y a entre nous. Il faut bien se raconter cette histoire à table le soir, pour que le lendemain, on en parle à d'autres, autour d'autres tables. C'est un conte, à vocation réelle, à but lucratif. On trouvera ces 100€ par famille, par cercle, par ondes mêlées. Ce n'est pas simple, mais il faut qu'on se parle, et que de vive voix on prononce « Navire Avenir » tant et si bien qu'à chaque fois, autour de chaque table, on entende « pensable », « possible ». C'est par là que ça passera.

“

Le fait que cette histoire ait traversé des musées, des théâtres, des écoles en Europe en fait déjà une archive publique. Il faut plus encore rendre cette histoire ineffaçable. ”

8. Au Centre Pompidou, à la Friche la Belle de Mai à Marseille, à la Comédie de Reims, au Théâtre Paris-Villette, au Mucem, au Centre Chorégraphique de Montpellier, à Lafayette Anticipations, à la Maison de la Poésie, etc.